



RICHARD MILLET / L'ESPÉRANCE

**RICHARD MILLET**

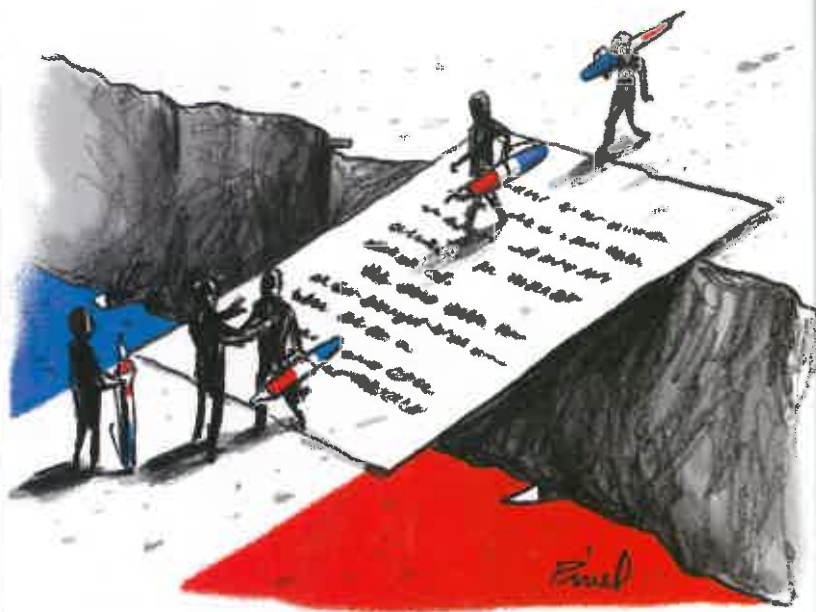
« JE NE SUIS PAS FRENCHIE  
« [...] Jamais, quand bien même  
il serait reconnu que la haine la plus  
rigoureuse s'exerce à notre endroit,  
la propagande ne fera crier :  
"Nous sommes tous des Français

de souche." C'est définitivement prohibé, quasi passible de la loi Gayssot. L'idéologie multiculturelle interdit tout recours à l'origine ethnique sauf, bien sûr, pour les "autres" (les Néo-Français, généralement musulmans, et éternellement flattés par le chic victimaire de leur origine), tout en souhaitant effacer toute idée de verticalité – cette traçabilité uniquement valable pour les animaux de boucherie dont une pieuse rumeur nous assure qu'ils disparaîtront bientôt de nos assiettes mais non les poissons dont l'agonie est, heureusement, silencieuse et ne saurait donc inspirer de pitié anthropomorphique. Bref, il n'y aurait plus de Français de souche (j'allais dire de bouche, la langue ayant failli me fourcher), semble décréter le pouvoir par la voix, évidemment ironique, d'un président dont le patronyme fleure bon l'Europe tolérante, protestante et capitaliste.

« Si je ne puis plus être un Français de souche, ni même, osons-le, un Français dé-souché, ou un ex-Français de souche, je suis à peine invité à être un Français. Un Européen serait mieux vu ; un étranger davantage ; quant à un migrant, on le voit tous les jours, c'est le nec plus ultra – sauf pour les Roms, dont la condition migratoire est singulièrement passée sous silence, sans doute parce que chrétiens. Dans ces conditions, j'aurais plutôt tendance à me dire déraciné, quoique l'épithète sonne trop barrésienne. En vérité, je ne suis plus rien, me fait-on sentir de tous côtés, particulièrement « à l'international », où ce qui est français n'existe plus que dans un langage relevant non plus du franglais d'Étiemble, qui relevait du snobisme, mais du petit-nègre anglo-saxon : une composante de la nov-langue européenne. [...]

« Nous n'aurons bientôt plus que cet anglais-là pour dire ce que nous sommes devenus : pas même des Français émigrés hors de leur souche, mais restant coupables de n'être pas des sangs mêlés ni de religion exotique. De simples Français interdits de ce séjour minimal qu'est leur nom, le propre comme le générique, et dès lors appelés des loosers, oui, les grands perdants du grand remaniement ethnique et d'une dévastation culturelle dont les conséquences sont évidemment l'absence du propre et la perte de l'homme même. »

*Extraits de sa chronique n° 15  
sur son blog, 1<sup>er</sup> mars 2015*



>>> [...] Et je n'entends chez personne, de réponse à la douleur qui est la mienne aujourd'hui. Ce n'est pas seulement le sentiment d'être dans un pays en déclin, c'est que je ne sais plus où je suis. »

Denis Tillinac, qui vit en Corrèze et sans métro, souffre moins mais défend lui aussi une vision de l'identité très « gauloise ». « Je me sens dépositaire de quinze siècles d'histoire-géographie qui ont donné un patrimoine spirituel, littéraire et culturel, un esprit et un humour, une relation aux femmes qui se reflètent partout, explique-t-il. Ça ne suppose pas un territoire, comme Barrès le voulait, mais quelque chose qui se sent, un état d'esprit. Une de mes amies, musulmane, a dit s'être sentie française le jour où elle a été émue par une église romane dans un petit village. Être français, c'est ça. Il y faut du temps, et pour les étrangers une certaine dépossession de ce qu'ils étaient avant. » Cette vision est-elle menacée ? Oui, mais pas pour ce qu'on croit. « C'est le capitalisme mondialisé qui broie les imaginaires, le fantasme européiste, la dévitalisation des villes moyennes et de la ruralité qui brisent une structure vieille de treize siècles. Là-dessus, des flux

migratoires mal contrôlés dans un moment où nous payons le prix de cinquante ans de déconstruction morale font douter les Français d'eux-mêmes. Nous sommes dans un moment de doute et de soumission au mercantilisme. Mais ce n'est pas l'islam le problème. Je crois à l'horizontalité (les ancêtres) et à la verticalité (les valeurs). La verticalité féconde l'horizontalité : c'est ça la France. »

**Il n'y a plus de Gaulois**

D'autres écrivains ou essayistes ne voient là que de vieux oripeaux inutiles. Gaspard Koenig, auteur de *Kidnapping* (1), roman qui met en scène une immigrée roumaine à Londres, et fondateur du *think tank* libéral Génération libre, trouve que la notion d'identité se délite : « Regrouper 60 millions de gens sous la même étiquette, ça paraît compliqué. Les identités sont de plus en plus individuelles. Nous avons tous des strates d'identité plus complexes et plus choisies qu'une étiquette nationale. » Opinion que partage Alexis Jenni, prix Goncourt 2011 avec *L'Art français de la guerre*, qui mettait en scène l'histoire coloniale de la France : « L'identité relève de la fiction, ce n'est pas un objet ou une réalité, mais un

ILLUSTRATION HERVÉ PINEL POUR LE MAGAZINE LITTÉRAIRE



**MARC BLOCH**

« Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France : ceux

qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération. »

*L'Étrange Défaite, 1940*



**DENIS TILLINAC**

« La France, me semble-t-il, est plutôt de droite dans les profondeurs,

plutôt de gauche dans ses humeurs. Lorsque le stalinien Aragon, dans une ode à la gloire de son parti, se découvre patriote en 1944, ce n'est pas la France "républicaine" que ses vers invoquent, mais la France immémoriale, donc indémodable : "Je vois Jeanne filer Roland sonne le cor." Autant je crois à la réalité du clivage, autant j'apprécie ces moments où la trêve des joutes politiques permet de savourer ensemble le bonheur d'être français. »

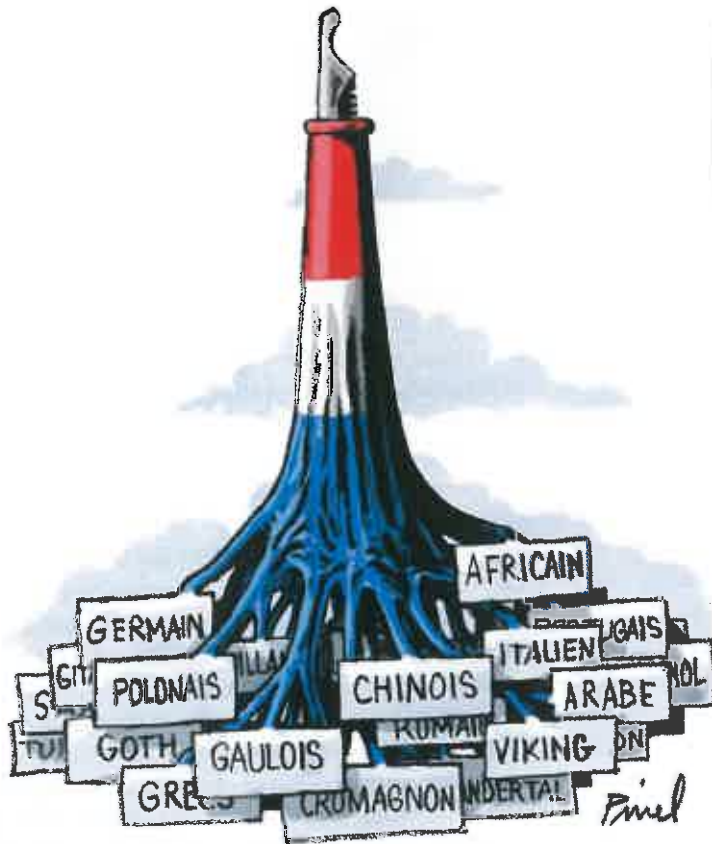
*Prologue de L'Âme française, 2016*



**PATRICK MODIANO**

« De toute façon, dès lors qu'on n'a pas ses quatre grands-parents

nés en Touraine, on se sent déjà un peu moins français. »



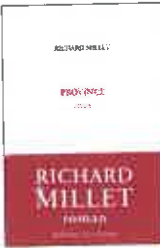
>>> explique Denis Tillinac. Il avait tort : c'est aussi autre chose. » Finkielkraut regrette la perte du « surmoi littéraire » de la nation. Gaspard Koenig voit dans cet argument le dernier artifice des écrivains pour revendiquer une identité qui n'a plus beaucoup d'autres fondements. « La langue aussi a été imposée de façon violente. Elle est une langue officielle, qui a fait fi des diversités régionales. Elle est contrôlée par l'État et les économies. La revendiquer et rejeter le reste n'a pas beaucoup de sens. » Cela en a pourtant toujours beaucoup pour certains écrivains francophones. Dans *Je n'ai qu'une langue ce n'est pas la mienne*, Kaoutar Harchi tente d'expliquer le rapport à la langue française de cinq écrivains algériens : Assia Djebar, Kateb Yacine, Rachid Boudjedra, Boualem Sansal et Kamel Daoud. « La France, dit-elle, est une nation littéraire où il y a une fusion très forte de l'idéal national et d'une

langue. Ce magistère va bien au-delà du territoire. » S'opposant à Finkielkraut, elle pense que les écrivains algériens « sont devenus des écrivains français par l'endurance et par le rapport de force. De plus en plus la France n'est plus perçue comme le territoire colonial, mais comme le territoire de la liberté. Ces écrivains se pensent français sans pour autant vouloir vivre en France. La nation littéraire n'est pas morte, mais s'est déplacée hors de France ». En 1882, dans un discours à la Sorbonne, Ernest Renan affirmait qu'« une nation est une âme, un principe spirituel », constitué par « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs et [...] la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis ». Il l'appelait « un plébiscite de tous les jours ». C'est sans doute ce plébiscite quotidien qui, aujourd'hui, se perd dans la quête d'une définition devenue insaisissable. ●

**À LIRE**



**Les Mémoires dangereuses, ALEXIS JENNI ET BENJAMIN STORA**, éd. Albin Michel, 238 p., 18 €.



**Province, RICHARD MILLET**, éd. Léo Scheer, 324 p., 19 €.



**Ma part de Gaulois, MAGYD CHERFI**, éd. Actes sud, 256 p., 19,80 €.



**Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne, KAOUTAR HARCHI**, éd. Pauvert, 306 p., 19 €.

ALBERT THALINGUE/ROGER-VIOLET - HANI/ART ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE - WITTI DE TERA/INTELLIGENCE - ILLUSTRATION HOGUE/FINA/POUR LE MAGAZINE LITTÉRAIRE